

PREMIÈRE PARTIE

L'eau gît sous la glace. De fines couches de givre se brisent en rosaces cendrées. Des lames de neige se délitent sous nos pas, une lueur de jade dévale le glacier, réverbérée par les blocs, elle blesse les yeux et nous force à courber la tête, prêtant à notre trio la silhouette de moines errants. Un souffle irradie de loin en loin le dessin de nuées incandescentes d'où émergent les flèches des roches, voilures d'une flotte pétrifiée. L'une après l'autre les vallées flambent. Les arêtes des éboulis s'animent de reflets nacrés. Le soleil déboule des brumes bleutées, essaime et glisse sur les vagues de marbre blanc. L'eau, piégée par la perpétuelle tyrannie du glacier, brise le limon de la moraine. Impétueuse, bouillonnante, elle mousse, se détend, envahit les digues de boue, elle se fraie des voies inattendues, envahit la roche, l'inonde.

L'eau est le sang de la glace.

Face au ciel translucide, les sommets arasés se découpent en socs de charrues, arrachent au ciel le passage d'une brume, lambeaux après lambeaux, traces d'un labour maladroit.

Lentement, la lumière décline, au travers d'un tamis aux mailles serrées. Dans un soudain revirement, le scintillement de la lumière troue les nuages et illumine l'auge glaciaire. Elle débusque les formes les plus subtiles que, dans un combat inégal, les parois rocheuses lui dissimulent. La plaine de glace et les pics se confondent dans un magma où se révèlent à l'infini les glaciers et l'univers.

C'est ainsi que dans ces montagnes se règlent et s'ajustent les regards et les pensées.

La vue, épuisée à vouloir franchir des obstacles inexistantes, se leurre devant les distances, peine à déceler une issue et le désarroi augmente. Les lumières louvoient, s'égarant entre les fondrières, les coulées dessinent tantôt une chausse-trappe, tantôt une baie, ou le mirage d'une forêt de troncs de glace liés par d'invisibles branchages.

Un crépuscule s'ouvre, teinté d'une haleine aquarellée. Où que le regard se tourne, le ciel s'enfonce au cœur d'un miroir. Les fumerolles de neige exhalent un parfum d'acide urique mêlé de résine de sapin déposée par la laitance du givre nocturne.

La nuit, les bruits reprennent leurs droits, le glacier craque aux articulations, il rugit, il gronde, résonne de l'écho d'étranges croassements. Il vocifère dans une langue archaïque, se convulse en soubresauts, en ébranlements accompagnés des jappements des gnomes.

Toute sa géométrie est teintée par un filtre d'aigue-marine, un monde sous le vent d'un cataclysme d'où se serait retirée la vie, figée dans une arrogante vitrification. Les miroitements et les reflets renvoyés les uns aux autres, traces de blessures et présence d'un kaléidoscope qui aurait essaimé, broyé les débris et les trésors d'illusions :

*De mes entrailles de glace, bleuies dans l'effort
Jaillit l'ineffable horreur, qu'aussitôt je renie.*

Le bleu envahit les glaces. Aveuglé par les éclairs et pris de stupeur, on regarde ses mains devenues bleues, le bleu s'est épris de vous. Le souffle de l'haleine est bleu. Enfin le bleu pâlit, perd son intensité, réapparaissent les accents gris et blancs, les plombs et les craies de la caillasse que l'aube apaise.

Le temps de la glace est une débâcle sans pardon.

Le chemin, dès la forêt, disparaît dans la terre glaiseuse. S'érigent au hasard des vents des torsades d'arbustes aux branches brûlées par la froidure où la sève s'est enfouie. Quelques edelweiss duveteux et décolorés résistent, entourés d'herbes aux chatons museaux de lièvre. L'avancée du glacier a banni tout ce qui siffle, piaille, hulule, crie dans la forêt. Nos voix, l'orée du bois quittée, ne sont plus qu'un écho perdu. La marche est muette, le pas lourd, nos souffles givrent les bouches.

Les buses et les grands corbeaux, gardes du temple, tournoient en larges cercles. Les rapaces hautains, momentanément dissimulés, réapparaissent en croix noires derrière les nuages. Même éloignés à perte de vue, ils représentaient, pour l'enfant que j'étais le spectacle de la terreur, de cette serre qui ne vous lâche plus malgré les déguisements qui vous jugent, ayant su discerner la faute et la solitude qui l'accompagne. Soit par fatigue, soit par l'appréhension d'avoir à affronter le glacier, nous poursuivons notre chemin au ralenti, nous cherchant du regard pour nous rassurer, évitant de lever les yeux vers la masse qui nous nargue. Parvenus sur un promontoire providentiel, nous nous maintenons debout, arc-boutés à nos cannes de noisetier, et nous contemplons fièrement les débuts de la conquête de la glace sur le monde, le pays des maîtres de l'éternité.

Entre nos larmes qui gèlent sur nos joues et les bouffées de nos souffles, nous peinons à distinguer les détails et les couleurs de cette contrée tant le désordre des éléments y règne,

rendant indistincts les repères et n'offrant à notre vue qu'un champ de ruines où la Reine des batailles ensevelit les siens après les combats. Les tempêtes, l'acier sauvage s'engouffrent au sein des glaces et embrasent les sommets. Nos regards hallucinés oublient la calme ordonnance des plans de neige et de glace.

Sous les brumes alourdies, prisonnières des parois translucides, les premières lignes décimées, les fifres, les tambours, les trompettes, les entrailles de bronze des canons, raidies, soudées les unes aux autres dans un garde-à-vous dérisoire. Le râle rauque en lambeaux. Un champ d'honneur d'arquebuses, de couleuvrines, de serpentines, de bombardes, comme si le vent les avait projetées là pour servir d'empreinte à la roche. Un ossuaire de heaumes, de casques, d'armets remplit les gouffres, le tracé de leurs chutes cisèle des pointes coupantes. Les pièges à loup, gueules arrachées, les mâchoires des crevasses happent et se referment sur les légions, les boucliers face au ciel, dans cette posture à jamais immobile d'orgies funèbres ; la cavalerie enchevêtrée dans le cauchemar, les bêtes écartelées par la torture, les armures abandonnées, souillées, les solerets, les côtes de mailles rougies par l'oxyde, les gantelets, les lames des dagues léchées par la glace, les jambières telles les carapaces de homards ébouillantées. Agonie. Un casse-tête d'acier renvoie au soleil ses éclats. Les catapultes pendues par leur boulet de fer, comme les chaînes des forçats au gibet. Des serpentines heurtent de leurs gueules disloquées chausses, orles, bordures, dont les rouges rompus peignent l'illusion d'un écorché. Vomies par un sérac, les mécaniques de fonte, réduites à l'état d'étron, singent le tremblement de terre et l'avant-garde de la terreur. Ensevelies sous le feu, convulsives et honteuses, les ombres guerrières de ce théâtre hantent à nouveau le glacier, mêlant les scènes de sang et de crimes, sœurs dans l'ignominie, et retentit alors en écho le cri de guerre : « tue, tue, tue, massacre » auquel répond l'autre cri : « tue, tue, tue, massacre ».

Répétition jusqu'à l'écoeurement de la déroute des armées sans cesse défaites, détruites depuis la nuit des temps sous le souffle coupant comme du verre d'un silence vierge. Ils agonisèrent milles siècles.